

JOURNAL LITTÉRAIRE.

Un épisode de la traite des nègres.

(Suite.)

Je me levai de dessus ma chaise, et fus rejoindre Pedro. En effet, c'était un beau spectacle que celui que nous contemplions du haut de notre nid d'aigle.... Le tonnerre grondait de cette voix terrible et majestueuse dont il est impossible de se faire une idée, à moins que l'on n'ait vécu sous l'équateur. La mer phosphorescente, illuminée par de fréquents éclairs, semblait un lac de fer en fusion.

—Regardez donc, m'écriai-je en montrant à Pedro un long sillon de flamme bleue qui s'éleva vers le ciel, quel est donc ce phénomène ?

Pedro sourit.—Ce phénomène est une bonne nouvelle, me répondit-il ; tout va bien, nous pouvons fermer la fenêtre.

Mon hôte ralluma alors notre lumière et s'assit en face de moi.

—Je prendrais volontiers à présent le verre de punch que je vous ai refusé tout-à-l'heure, me dit-il ; les yeux me brûlent d'avoir osé contempler cet océan de feu, et je ne suis pas fâché de cet entr'acte, qui me permet de jouir d'un moment de repos.

Pedro s'assit alors en face de moi, et nous commençâmes une longue diatribe contre la perfide Albion. Notre conversation, entrecoupée du reste par un grand nombre de cigarettes, dura à peu près depuis une demi-heure, quand on frappa de nouveau violemment à la porte.

—Bonjour, Pedro ! s'écria un gros petit homme tout rond, qui se précipita d'un bond au milieu de la chambre, vite un verre de lait chaud, mon garçon : je suis trempé comme un requin.

—Vous ici, Señor ! s'écria avec autant d'étonnement que de respect mon hôte Pedro.

—Eh bien ! qu'y a-t-il d'étonnant ? Est-ce une raison parce que la mer ride un peu sa surface pour croiser ses avirons ? Du reste, l'affaire....

—Silence, Señor, s'écria Pedro, il y a ici un étranger.

—Ah ! bah ! qui ça ! demanda le gros petit homme en se tournant vivement de mon côté.

Jusqu'alors je n'avais pas vu la figure du nouveau venu ; le mouvement qu'il fit me le montra en plein : je poussai un cri de surprise :

—Le Señor don Estaban N***, m'écriai-je avec étonnement.

—Tiens ! mon ami don Pablo, l'ami des nègres et l'ennemi des Anglais, s'écria à son tour don Estaban.

—Que le diable m'emporte si je m'attendais au plaisir de vous rencontrer ici.

—Ce que c'est que la vie des voyages. Don Estaban me serra alors cordialement les mains.

—Permettez-vous, cher ami, que je donne quelques ordres à Pedro, me dit-il, ensuite je serai tout au plaisir de vous voir.

Don Estaban N***, que le hasard m'avait déjà fait rencontrer dans un port du golfe du Mexique, à Tuspan, et avec lequel j'avais fait ensuite une courte traversée d'une quinzaine de jours, était un petit homme gras, joufflu, à l'air paternel et placide, toujours riant, toujours chantant, et représentant le type du bourgeois bon garçon et heureux.

A ces signes extérieures de bonté, don Estaban joignait un cœur magnifique et généreux ; il était prodigue comme un aabab, obligeant comme un jeune homme sans expérience et joueur comme un ancien traitant. Seulement, mal en eut pris à celui qui, ne voyant dans cette bonhomie que de la faiblesse, eût voulu en abuser. Fort comme Milon de Crotone et aussi agile qu'un tigre, don Estaban, quand la colère le dominait, se métamorphosait en un lion rugissant ; ses petits yeux gris, d'une fatigante fixité, s'injectaient alors de sang, et sa voix habituée au commandement, trouvait des notes rauques et sauvages à éprouver un chef de Hurons. Don Estaban, le plus célèbre négrier de la Havane, n'avait jamais eu qu'une seule révolte d'équipage à bord de son navire, lors de son premier voyage. L'épouvantable et audacieuse vengeance qu'il en tira lui fit, dès le début de sa carrière, un grand nom. Ses matelots le considéraient comme un père, et tous eussent sacrifié leur vie pour sauver la sienne ; mais cependant pas un seul d'entre eux n'eût osé le regarder en face en lui parlant.

—Vous m'avez bien compris, Pedro, n'est-ce pas ? dit don Estaban après s'être entretenu pendant quelques instants à voix basse avec mon hôte.

—Très-bien, señor.

—Eh bien ! mon garçon, à présent, à la besogne, et pas de bévuc, ou je me fâcherai.

—Ne craignez rien, capitaine, répondit le Catalan, qui jeta sur ses épaules une espèce de court manteau goudronné, prit une paire de pistolets suspendus à la muraille, et sortit aussitôt.

—A présent, à nous deux, cher don Pablo, me dit le capitaine Estaban, en accompagnant ces paroles d'un sourire doux et enfantin.— Expliquez moi donc comment vous vous trouvez ici à pareille heure.

—Je m'étais perdu à la chasse, et la tempête m'a fait chercher ici un refuge ; mais c'est plutôt moi, capitaine, qui serais en droit de m'étonner de votre rencontre...

Je vous croyais en Afrique.

—Ma foi, vous ne vous êtes trompé que de six semaines....car j'en arrive ce soir.

—Vous avez fait un bon voyage ?— Mais oui, excellent : la cargaison se porte à merveille.

—Ah ! vous avez une cargaison ?— Certes, quatre cent cinquante magnifiques noirs.

—Diable ! c'est une fort belle affaire.

—Oh ! ce n'est guère la peine de s'ex-tasier. Mon dix pour cent d'intérêt ne me donnera environ qu'un bénéfice de deux cent mille francs.

Et les croiseurs anglais vous ont-ils donné bien du mal ?—Eux ! s'écria le capitaine plissant ses lèvres en signe de dédain ; allons donc ! j'en ai abordé deux qui me faisaient des signaux de détresse, et je leur ai fourni de l'eau dont ils avaient besoin ; puis j'en ai remorqué un troisième pendant une vingtaine de lieues. Que voulez-vous, il faut bien s'entraider dans ce bas monde. Tous les hommes ne sont-ils pas frères ?

—Capitaine, vous m'étonnez énormément en parlant ainsi des anglais.

—Caramba ! je vous surprendrais bien davantage, si je vous racontais le vrai motif qui m'a fait entreprendre ce dernier voyage.

—Il y a donc une histoire dans ce voyage ?

—Je le crois bien !

Alors, capitaine, je ne vous laisse plus un moment de repos que vous ne l'avez racontée.

—C'est une histoire très-simple et qui n'a rien que de fort ordinaire ; du reste, elle est assez triste et ne vous intéressera guère, mais permettez moi auparavant de consulter ma montre....

—N'avons-nous pas tout le temps ?

—Vous êtes charmant, cher ami. Mais voici deux heures qu'une frégate anglaise nous poursuit, et il m'a fallu toute la violence de la tempête de ce soir pour lui échapper. Les navires anglais stationnaires aux abords de la Havane sont autrement à craindre que leurs croiseurs des côtes d'Afrique.

—Pourquoi donc ?

—Parce que sur les côtes d'Afrique les becsteaks frais sont fort rares, et que chez le matelot anglais le beesteak remplace le cœur. Du reste, j'ai envoyé Pedro avec d'autres émissaires pour préparer le débarquement, et j'espère que tout sera prêt d'ici à une heure. Tenez-vous toujours à votre histoire ?

—Plus que jamais.

—Soit, mais ne vous en prenez qu'à vous si elle vous ennue. me dit le négrier en allumant un cigare, car je vous préviens qu'elle est fort simple et qu'elle manque de complication. Je commence.

PAUL DU PLESSIS.

(A continuer.)